NOTES BIBLIQUES & PRÉDICATIONS

11 juillet 2021

L'envoi en mission

Pasteure Françoise Mési

Texte :

Marc 6,7-13

Notes bibliques

Après le baptême et l'épreuve au désert, le ministère de Jésus s'est ouvert dans l'Évangile de Marc par l'appel de Simon et André suivis de Jacques et Jean, une série de guérisons, l'appel de Lévi le collecteur de taxes, la réinterprétation de la Loi juive concernant le jeûne et le sabbat. Apprenant tout ce que fait Jésus, une foule vient à lui pour demander des guérisons. Il monte sur la montagne d'où il appelle les Douze qu'il choisit « pour être avec lui et pour les envoyer prêcher avec pouvoir de chasser les démons » (Marc 3,14-15). Puis il rentre à Capharnaüm où il se confronte à sa famille. Au bord du lac de Galilée, depuis une barque, Jésus commence à enseigner sous forme de paraboles la foule qui le suit, réservant les explications détaillées à ses douze disciples. Après la traversée mouvementée du lac, Jésus expulse les démons d'un Géranésien vers un troupeau de cochons qui se précipite dans le lac. De retour en Galilée, Jaïros, le chef de la synagogue, vient supplier Jésus qui se met en chemin pour guérir sa fille, en même temps qu'une femme de la foule qui souffrait de pertes de sang depuis douze ans touche son vêtement et guérit à son tour. De retour chez lui, à Nazareth, Jésus se trouve empêché d'accomplir des miracles du fait que ceux qui l'entourent le connaissent bien et ne voient en lui rien d'autre que l'un des leurs, le fils du charpentier. Il continue cependant à enseigner dans les environs, et à guérir quelques malades par imposition des mains. Il décide alors que le moment est venu pour les Douze qu'il a choisis : le texte de ce dimanche nous raconte le détail de leur envoi en mission.

Cette prédication est la dernière d'une série de trois méditations sur la mission. Troisième thème pour ce dimanche : *la mission, comment ?* (les autres thèmes sont – le dimanche 30 mai : *la mission, vers qui ?*[1] – le dimanche 13 juin : *la mission, pour dire quoi ?*[2]).

1 https://www.eglise-protestante-unie.fr/notes-bibliques-et-predications/nbp-pour-le-30-mai-2021-nbp778
2 https://www.eglise-protestante-unie.fr/notes-bibliques-et-predications/nbp-pour-le-13-juin-2021-nbp781

Au fil du texte

Chaque mot possède son univers de sens, propre à l'évolution de son utilisation dans la langue dont il est issu, ainsi qu'à la culture et au contexte de rédaction du texte dont il fait partie. Il n'existe que très rarement un mot qui puisse dans une autre langue le traduire dans toutes ses nuances, et c'est la raison pour laquelle chaque traduction trahit forcément l'original. Le tableau qui suit essaie de reconstruire le paysage sémantique d'origine de Marc 6,7-13 avec la profondeur de champ nécessaire pour apprécier tant les sous-entendus que les imprécisions qui laissent l'auditeur/lecteur libre d'interpréter le récit.

Traduction mot à mot	Commentaires
7. Et il appela à lui les douze et il instaura de les envoyer deux à deux et il leur donna autorité sur les esprits impurs.	
il appela à lui : traduit le verbe *proskaléo*, composé du préfixe *pros-* qui induit l'idée d'une proximité, d'un face à face, et du verbe *kaléo* qui signifie *appeler, convoquer,* voire, en contexte juridique, *citer en justice* (comme accusé ou comme témoin), *faire comparaître* – et par extension *nommer*. C'est la 3e occurrence de ce verbe dans l'Évangile de Marc : il apparaît pour la première fois en Marc 3,14-15 quand Jésus choisit les Douze, puis en 3,23 lorsque Jésus, suspecté d'être possédé par un esprit impur convoque les scribes pour réfuter leurs affirmations avec la parabole de la maison divisée en elle-même qui ne saurait tenir debout. Le mot *klèsis* désigne l'action du verbe *kaléo* : il signifie *appel, convocation, assignation* et par extension *appellation, dénomination*. C'est le mot qu'on traduit en contexte religieux par *vocation* (du latin *vocatio* : *action d'appeler, invitation*), un mot dont on a gardé en français le sens dérivé de ce contexte, pour exprimer tout penchant impérieux ressenti par une personne pour une profession, une activité ou un genre de vie qui la place un peu à part de ses contemporains. Quand Luther traduit 1 Corinthiens 7,17, il veut soigneusement éviter le côté élitiste du mot, et c'est la raison pour laquelle, pour ne pas utiliser *Berufung* (l'équivalent allemand de *vocation*) il crée le néologisme *Beruf*, qui encore aujourd'hui veut dire *métier, profession*. Luther veut ainsi signifier qu'il n'y a pas d'un côté les clercs qui auraient répondu à l'appel d'une vocation qui en ferait des êtres à part, et de l'autre les laïcs dont les activités seraient moins nobles aux yeux de Dieu : l'appel du Seigneur nous concerne tous de la même manière, et nous prend là où nous sommes, tels que nous sommes. **instaura** : pour traduire le verbe *arkô* qui signifie : *être en avant, aller en tête, guider* (dans l'espace), et : *donner le commencement de, prendre l'initiative de, être le premier à* (dans le temps). Le mot qui en est dérivé, *arkè*, est le premier mot de la Bible : *en arkè – au commencement*. Nos Bibles traduisent souvent par *il commença à*, *il se mit à* – traduction qui de mon point de vue ne souligne pas suffisamment le caractère à la fois souverain et inaugural de l'initiative que Jésus prend ici. **envoyer** : traduit le verbe *apostellô* qui veut dire *envoyer (en mission)*, *députer (en ambassade)* – ou inversement *renvoyer, bannir, chasser, congédier.* On comprend mieux le double sens contradictoire de ce verbe en s'intéressant à son étymologie : le verbe est constitué du préfixe *apo-* qui traduit l'idée d'un écartement, d'un éloignement, d'une séparation, et du verbe *stello* dont le sens originel est *dresser, disposer*, et par extension *mettre dans l'état voulu, dans le lieu voulu, dans le repos voulu pour qu'arrive telle action projetée*[3]. Le verbe traduit donc l'idée d'une séparation, d'un éloignement porteurs en eux-mêmes d'un sens. Du verbe *apostellô* dérive le mot grec *apotolos* qui a donné en français le mot *apôtre*.	

3 Lacroix, Maurice et Magnien, Victor. ***Dictionnaire grec-français***, Belin, Paris, 2002, p.1697.
Chantraine, Pierre. ***Dictionnaire étymologique de la langue grecque - Histoire des mots***, Éditions Klincksieck, Paris, 1977,p.1050, disponible en ligne à l'adresse : https://archive.org/details/Dictionnaire-Etymologique-Grec

donna : l'autorité sur les esprits impurs est donc un don, qui comme tout don personnel se reçoit de Dieu.

autorité : le mot grec *exousia* veut dire *autorisation, liberté de, faculté de*. Ce qui est souligné ici c'est la légitimité des Douze à faire face aux esprits impurs. Légitimité au sens de bien-fondé et pas au sens d'un pouvoir de contrainte (qui se traduirait alors par *dunamis*, comme dans *dynamique* = pouvoir au sens de forces en action) : les Douze reçoivent un don qui légitime les actions qu'ils accompliront au nom de Dieu, mais pas un pouvoir par lequel ils imposeraient leur propre volonté.

les esprits impurs : l'expression est un peu obscure pour nos esprits du XXIe siècle auxquels elle peut suggérer que le don que reçoivent les apôtres est un don pour accomplir des exorcismes – et les exorcismes ne font plus guère partie de notre univers culturel occidental. Le mieux pour comprendre le sens à donner à cette autorité sur les esprits impurs est d'en revenir à la seconde occurrence du verbe *proskaléo*, et de **lire au chapitre 3 les versets 20 à 35 :**

Jésus est en Galilée, chez les siens, et son comportement est tellement en dehors des normes sociales que ses proches pensent qu'il est fou (Mc 3,21 : littéralement, *hors de lui-même*, c'est-à-dire *aliéné*). Les scribes interprètent cette folie comme le résultat d'une emprise par un « démon en chef » dont le pouvoir est plus grand que celui de tous les autres démons, raison pour laquelle Jésus arrive à les expulser. Jésus appelle alors à lui les scribes, ses détracteurs (comme dans notre texte il appelle à lui les Douze), pour leur démontrer en parabole que ce qui est de même nature ne peut se diviser sans perdre de sa force : la division (sens premier du mot hébreu *satan* et du mot grec *diabolos*) affaiblit ceux qui en sont victimes, elle ne les renforce pas (que l'on songe au dicton : *diviser pour mieux régner*). **Jésus ne chasse donc pas les esprits impurs par un esprit satanique de force supérieure, mais – et c'est la suite du texte qui nous l'indique (Marc 3,29-30) – par la force d'un esprit d'une nature radicalement différente, celle de l'Esprit saint :** le *singulier* de l'Esprit s'oppose au *pluriel* des démons ; l'adjectif *saint* s'oppose à l'adjectif *impur* (voir encadré ci-dessous).

Sacré, saint, pécheur, profane, pur, impur…

Les significations de ces adjectifs se mélangent souvent – quelques point de repère :

Dans la pensée juive, **saint et sacré** sont indissociables et se traduisent en **hébreu** par un seul et même mot : *qadosh*, dérivé du verbe *qadasha*, qui veut dire *être saint, consacrer, mettre à part*.
Le **grec**, le **latin** et le **français** distinguent les deux notions que recouvrent le mot hébreu :
• **sacré** (grec : *hiéros* / latin : *sacrum*) qualifie la nature de personnes et de choses qui sont mises à part parce que dédiées au service des dieux/de Dieu. Le mot grec *hiéros* signifie *sacré, divin, surnaturel, consacré aux dieux*.
• **saint** (grec : *hagios* / latin : *sanctus*) qualifie la présence de Dieu. Dans le Premier testament, le Saint d'Israël est un nom pour désigner Dieu. L'adjectif grec *hagios* dérive du verbe *hazomai* qui signifie *être desséché, brûler*, et aussi *éprouver une crainte respectueuse*, souvent avec une connotation religieuse.
Dans la traduction grecque de la Bible hébraïque que l'on appelle Septante, c'est l'adjectif *hagios* qui a prévalu sur *hiéros* pour traduire l'hébreu *qadosh*, sans doute par volonté de se démarquer de la religion et de la mythologie grecques pour lesquelles l'usage de *hiéros* était bien établi[4]. Cet usage se poursuit dans le Nouveau testament, et ce d'autant plus qu'à la volonté de se démarquer de la religion et de la mythologie grecques s'ajoutent les sévères critiques de Jésus à l'égard du Temple de Jérusalem. Nous utiliserons dans ce qui suit l'adjectif sacro-saint pour traduire l'hébreu *qadosh.*

4 Pour en savoir plus, voir la page https://lire.la-bible.net/glossaire/saint-saintete-sanctification-2

Au ***sacré*** s'oppose le **profane**, qui se traduit :
• en hébreu par *rol* qui signifie *profane, commun, permis,* et qui est dérivé de la racine verbale *ralal* qui signifie *profaner*. Cette racine a le même sens en arabe (l'hébreu et l'arabe sont deux langues sémitiques très proches), d'où le mot *hallal* : ce qui est permis.
• en grec *bébèlos* est le contraire de *hiéros* ; une possible étymologie ferait dériver le mot du verbe *bainô* (qui signifie *poser le pied, se poser*) : un endroit profane est un endroit où il est permis à tous de poser le pied.
• en latin : *profanus* est dérivé de *pro* (devant) et de *fanum* (lieu consacré, temple) : ce qui est devant un lieu consacré – par opposition à ce qui est dedans.

A ce qui est ***saint*** s'oppose ce qui est en état de péché – **pécheur** – c'est-à-dire éloigné de Dieu (voir le paragraphe qui suit cet encadré).

Pur et impur se traduisent :
• en **hébreu** par *tahor* et *tamé*
• en **grec** par *katharos* et *akathartos* qui recouvrent la notion d'être ou de ne pas être *propre*, et par extension *pur, convenable, de bonne qualité, correct.* De *katharos* est dérivé le nom donné aux Cathares, mouvement religieux du Moyen-Âge dans le Midi de la France.
• en **latin** par *purus* et *impurus*, qui ont exactement le même sens que *katharos* et *akathartos*.

Dans de nombreuses religions, pureté et impureté forment un système symbolique qui cherche à mettre de l'ordre dans le monde[5]. La notion de pureté est liée au sacro-saint : toucher un objet ou entrer dans un lieu sacro-saints nécessitent au préalable de se purifier rituellement. Inversement, toucher un objet sacro-saint sans avoir respecté le rite rend impur : pour désigner les rouleaux sacro-saints (comme la Torah ou Pentateuque), la tradition rabbinique utilise ainsi l'expression *« qui souillent les mains »* c'est-à-dire *qui rendent impur* le lecteur non préparé.

D'où la conclusion de l'enseignement de Jésus aux scribes concernant l'autorité sur les esprits impurs : *Si quelqu'un blasphème contre l'Esprit saint , il reste sans pardon à jamais ; il est coupable de de péché pour toujours* (Marc 3,29). Et pour cause : le verbe pécher se traduit en grec par *hamartanô* et en hébreu par *ratah* – les deux verbes partagent un même sens : rater la cible. **Pécher**, c'est rater la cible par excellence : c'est manquer, « louper » Dieu. Si donc nous nous fermons à son action en nous, si nous refusons de nous ouvrir à l'action de l'Esprit saint, nous serons par définition coupés de Dieu, séparés de lui, en état de péché.

il leur donna autorité sur les esprits impurs est donc la précision qui explicite le contenu du verbe *apostellô* : les Douze sont les ambassadeurs de Jésus, porteurs de l'Esprit saint qui va présider à leur mission afin de chasser chez leurs interlocuteurs ce qui, étant impur, les empêche de toute relation avec le sacro-saint, les coupe de Dieu.

8-9. et il leur intima de ne rien prendre [pour se mettre] en chemin si ce n'est un bâton – pas de nourriture, pas de besace, pas de monnaie dans la ceinture – mais juste de mettre des sandales, et de ne pas revêtir deux tuniques

Il leur intima : traduit le verbe *paraguéllo*, de *aguéllo* : *annoncer, faire savoir* et *para* qui induit l'idée d'une propagation de proche en proche, d'où le sens de *transmettre un message ou un ordre,* et par extension *d'enrôler, de citer en justice, d'inviter, de commander, d'appeler à son aide, de former une cabale*.

bâton : traduit le grec *rabdos*, qui signifie *baguette*, *sceptre*, *houlette* (de berger), *baguette* (de licteurs –

5 Douglas, Mary, *De la souillure, essai sur les notions de pollution et de tabou*, La Découverte, Paris, 2005, pp.24-25.

gardes du corps qui accompagnaient les magistrats de la Rome antique), *bâton*, *canne à pêche*,… Le bâton dit quelque chose de celui qui le détient : roi, berger, garde du corps, voyageur, pêcheur,…

revêtir : traduit le grec *enduô* qui veut dire au sens premier *(se) vêtir* et au sens figuré *revêtir des traits, un caractère ;* le vêtement comme le bâton disent quelque chose de celui.celle qui le porte.

10. Et il leur disait : dans quelque maison que vous entriez, restez-y jusqu'à ce que vous en partiez.

maison : traduit le grec *oikia*, qui signifie *maison, bâtiment*, et par extension la *famille* ou l'*ensemble des personnes qui sont établies dans un bâtiment donné*, la *race*. Dans le judaïsme de diaspora, ce peut être une référence à la maison où l'on se rassemble pour lire et commenter les Écritures, c'est-à-dire la synagogue (du grec *sunagôgè* qui veut dire *assemblée*).

Restez-y jusqu'à ce que vous en partiez… : la traduction mot à mot de ce verset apparaît tautologique. Les traductions de nos Bibles essaient de pallier cette difficulté en traduisant : *jusqu'à ce que vous quittiez l'endroit*, ce qui peut laisser entendre que les disciples s'établissent dans une maison où ils vont rester jusqu'à ce qu'ils quittent le village. Pour ma part, je comprends plutôt que Jésus recommande de partir de la maison dès qu'on n'a plus rien à y faire. Cette recommandation viendrait alors compléter la précédente : voyagez léger, et ne vous incrustez pas – dans une idée d'ensemble de mobilité fluide et dynamique.
Une traduction possible : …partez dès que vous n'aurez plus rien à y faire

11. Et si quelque lieu ne vous reçoit pas et s'ils ne vous entendent pas, en quittant ce lieu secouez toute la poussière de dessous vos pieds en témoignage à eux.

reçoit traduit le verbe grec *dechomaï* (prononcer dekomaï) qui signifie *recevoir, prendre, accepter* quelque chose, *accueillir ou attendre de pied ferme* quelqu'un, *consentir à, se charger de* faire quelque chose, *agréer* ou *approuver* une parole, *comprendre*, *juger*.

entendent : traduit le grec *akouô* (comme dans *acoustique*) qui signifie *entendre*, *comprendre, écouter, obéir, entendre dire.*

quittant : traduit le verbe *ekporéuô*, de *ek/ex-* : *hors de, loin de* et *poréuô* : *faire aller, transporter* – qui traduit bien la volonté des disciples de s'éloigner (le verbe *exerchomaï* employé au verset 10 et que nous avons traduit par *partir* ne suggérait pas comme ici la volonté des disciples de prendre de la distance).

secouez : traduit le verbe *ektinasso*, de *ek/ex- hors de, loin de* et *tinassô* : *secouer agiter brandir de façon menaçante, bouleverser ébranler*.

poussière : traduit *kôs,* qui veut dire à la fois *amas de terre*, *monceau de terre* ou simplement *terre*, *poussière,* et par extension du premier sens *tertre, tombeau*. Dans le Premier testament, c'est à partir de poussière qu'est formé le premier Adam, destiné à retourner à la poussière (Gn 3,19).
Le mot hébreu pour *poussière* veut aussi dire *cendre,* et renvoie au rite de se couvrir la tête de cendres en signe de deuil ou de repentance (exemples en Jr 6,26 et Jb 42,6).

secouez toute la poussière de dessous vos pieds : dans le Nouveau testament, l'expression ne se retrouve qu'à propos de ce passage de l'envoi en mission des disciples (Mt 10,14 ; Lc 9,5) et en Actes 13,51. Pour en éclairer le sens, faisons un détour par la tradition rabbinique : Yôsê ben Yô'eser, qui vivait au IIe siècle avant notre ère, déclare : *« Que ta maison soit une maison de réunion pour les sages. Attache-toi à la poussière de leurs pieds, et, assoiffé, bois leurs paroles » (Mishnah 'Avôth 1,4)*[6]. S'attacher à la poussière des pieds de quelqu'un, ça veut donc dire littéralement le suivre à la trace, c'est-à-dire en être le disciple ; la citation parle d'une maison de réunion pour les sages, c'est-à-dire d'une synagogue. Inversement,

6 Cité par Jean Massonnet, in *Aux sources du christianisme, la notion pharisienne de révélation,* Lessius, 2013, p.132.

secouer la poussière de dessous ses pieds en quittant la maison, signifie qu'on refuse de suivre les façons de penser et d'agir qui y sont pratiquées.

en témoignage à eux : *témoignage* traduit le grec *marturion* qui veut dire *témoignage, preuve* et qui a donné en français *martyre*.

en quittant ce lieu secouez toute la poussière de dessous vos pieds en témoignage à eux :
Le geste est éloquent : il permet aux disciples de symboliser la rupture d'avec ceux qui ont refusé d'accueillir le message dont ils sont porteurs. La mission dont Marc fait ici mention se situe dans les régions qui entourent Nazareth (cf Mc 6,6) : « nous en sommes en Galilée, région de population mixte comprenant de nombreuses localités de tradition païenne »[7]. Dans Marc le récit de l'envoi en mission a une portée universelle ; il concerne autant les Juifs que les non-Juifs. Matthieu, mis en forme plus tard, élabore un récit d'envoi vers le peuple d'Israël (Mt 10,5-11,1) avant d'ouvrir la mission à « toutes les nations » à la fin de son Évangile (Mt 28,16-20). L'Évangile de Luc, le plus tardif des synoptiques, nous relate deux récits de mission : une mission « intérieure » avec les douze disciples symboliquement envoyés vers les douze tribus d'Israël (Lc 9,1-6) et une mission « universelle » avec soixante-douze disciples symboliquement envoyés vers tous les peuples de la terre énumérés en Genèse 10 (Lc 10,1-20). La lecture chronologique des récits de mission dans les Évangiles synoptiques (Marc puis Matthieu puis Luc) rend ainsi compte de la séparation progressive du christianisme naissant de son berceau juif d'expression pharisienne (voir encadré *Shekhînah et Esprit saint* p.7), en faisant émerger deux récits de mission : l'une intérieure vers le peuple d'Israël et l'autre extérieure vers les non-Juifs, de manière à pouvoir distinguer l'échec de la première du succès de la seconde, dans le contexte d'émergence d'une nouvelle religion qui deviendra le christianisme.
Dans le Premier Testament, on ne retrouve mention de l'expression *secouer la poussière* qu'en Esaïe 52,2, avec une connotation différente : *Secoue ta poussière, lève-toi, mets-toi sur ton séant, Jérusalem!* Et on peut penser, tant en grec qu'en hébreu, que ce témoignage de rupture véhicule une métaphore du registre de la mort et du deuil : en secouant la poussière/cendre de leurs pieds, les disciples refusent de rester dans la logique de mort spirituelle de ceux qui restent fermés au message de Jésus (cf p.4 la fin du commentaire du verset 7 à propos des esprits impurs).

12. Et ils partirent ; ils appelaient afin qu'ils se repentent.

partirent : traduit comme au verset 10 le verbe *exerchomaï*.

appelaient : traduit *kèrusso* qui veut dire *faire fonction de héraut (kèrux), appeler, convoquer, annoncer, proclamer*– une nouvelle, en l'occurrence la Bonne nouvelle.

se repentent : traduit le verbe *métanoéô* qui veut dire *changer d'avis, se repentir,* construit à partir du verbe *noéô* qui exprime la formation d'une représentation mentale et du préfixe *méta-* qui exprime l'idée de changement de direction, de changement de façon de faire. En Marc 1,4, Jean-Baptiste appelle (*kérussô*) à un baptême de repentance (*métanoias*).
Le concept se retrouve en hébreu avec le verbe *naram*, qui veut dire *se repentir*, et aussi *consoler/ se consoler* – et qui a donné le prénom hébraïque Menachem – *le consolateur.*
Le grec utilise un autre verbe pour traduire consoler : *parakaléo*, qui signifie également *appeler au secours*, *intercéder*, défendre, et qui a donné le mot *Paraclet* dans l'Évangile de Jean pour désigner l'Esprit saint.
Ce parallèle hébreu/grec à propos de la notion de repentance illustre bien les différences culturelles juive et grecque : la où la pensée juive traduit le repentir comme un rapprochement de Dieu, comme une consolation du registre de l'émotion, la pensée grecque en fait le résultat d'une déduction logique : prise de conscience d'avoir fait fausse route suivie de la décision de faire demi-tour. Cf la remarque de Paul en

7 *La Nouvelle Bible Segond, édition d'étude*, Société biblique française, 2002, p.1297.

1 Corinthiens 1,22 : *les Juifs veulent des signes et les Grecs recherchent la sagesse*.

13. et de nombreux démons ils chassèrent, et de nombreux faibles ils frottèrent d'huile et prirent soin.

de nombreux démons ils chassèrent : en référence à Marc 3, nous comprenons démon comme synonyme d'esprit impur ; l'autorité que Jésus a donné aux disciples est opérante – cf commentaire du verset 7 à propos des esprits impurs.

faibles : traduit l'adjectif grec *arrôstos*, composé avec un *a-* privatif à partir du verbe *rônnumi* qui signifie *bien se porter* (utilisé par exemple à l'impératif comme formule d'adieu en fin de lettre : *porte-toi bien*). *Arrôstos* qualifie quelqu'un qui est *sans force, malade* ; au sens figuré, l'adjectif qualifie quelqu'un de *faible*, dont la force morale ou intellectuelle est absente.

frottèrent d'huile : traduit l'expression *aleifô elaïô*, qui signifie *frotter d'huile.*
Chez les Grecs, l'huile d'olive était utilisée en massage pour adoucir la peau et entretenir la souplesse des muscles et des articulations, une pratique surtout en usage au sortir du bain. Les athlètes, pour se préparer à la lutte, faisaient des onctions avec de l'huile extraite d'olives vertes non mûres puis se roulaient dans la poussière. L'huile était aussi utilisée pour calmer les brûlures, les irritations de la peau et les démangeaisons (desquamation, piqûres d'insectes,...)[8].
Aucune référence à ce type d'utilisation sportive ou thérapeutique de l'huile d'olive dans le Premier testament. L'huile d'olive est liée à la nourriture (fabrication de galettes avec de la farine), aux sacrifices (galettes de farine et d'huile brûlées en sacrifice), et comme huile parfumée utilisée notamment dans les rites d'onction sacerdotale (Ex 30,25) ou d'onction d'expiation (Lv 14,17-18). Brûlée ou en onction, les textes en soulignent le parfum d'odeur agréable à Dieu.

prirent soin : traduit le verbe *therapeuô* dont le sens général est : *entourer de soin, avoir un soin attentif pour* : *honorer, servir* (dieux, parents, temples, roi, maître, ami,...) ; *servir, entretenir, prendre soin de* (corps, âme, temples, personne inférieure,...) ; *soigner, traiter, guérir* (malade, blessé,...) ; *soigner, cultiver* (chevaux, arbres, pays,...).

La polysémie de la fin du verset rend sa traduction délicate. Nos Bibles traduisent souvent dans un sens thérapeutique : *ils faisaient des onctions d'huile à beaucoup de malades et les guérissaient.* Mais le fait d'une part que l'onction thérapeutique d'huile ne soit pas attestée dans le Premier testament – seulement l'onction sacrificielle ou sacerdotale – et d'autre part que le verbe *therapeuô* ait aussi le sens de *servir au temple* donne l'impression d'un texte volontairement ambivalent de manière à toucher l'interlocuteur quelle que soit sa culture : que les gestes des apôtres soient reçus comme une onction de purification ou comme une guérison miraculeuse, ils témoignent dans tous les cas de la miséricorde de l'Esprit qui les anime.

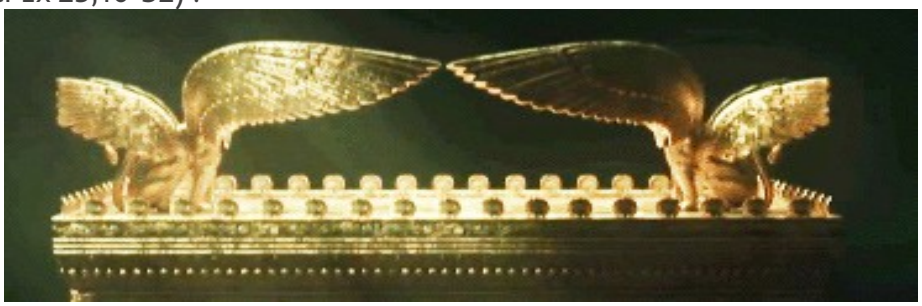
Shekhîna et Esprit saint

Si Dieu est le tout Autre transcendant, comment peut-il être présent dans le monde ?
C'est le concept juif de la *Shekhînah, la Présence divine,* qui trouve son origine en Exode 25,8, où Dieu donne à Moïse les instructions pour construire de quoi demeurer parmi son peuple – arche d'alliance, table et porte-lampe : *« Ils me feront un sanctuaire, et je demeurerai parmi eux »*. Le verbe *demeurer* traduit l'hébreu *shakhan,* d'où proviennent le mot féminin *shekhînah (le fait de demeurer ; la présence)* et le mot *mishkan (tabernacle).*

8 L.Hahn, « Olivier », in A. Dechambre (dir.), *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales, série 2, t.15*, Paris, G.Masson et P.Asselin, 1881, p. 131, disponible en ligne à l'adresse : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k31257b/f135.item.r=olivier

Cette présence est par essence paradoxale : Dieu est distinct de sa création (sinon, ce n'est plus une création, mais une part de lui-même, et se pose alors la question de la liberté donnée aux créatures). Dès lors, comment Dieu peut-il être présent dans sa création ? Aux différents courants du judaïsme correspondent différentes réponses à cette question.

Pour les **saduccéens**, le courant sacerdotal « aristocratique » qui détient le pouvoir au Second Temple, Dieu est essentiellement présent au temple dans le Saint des Saints, dans lequel le grand-prêtre pénètre une fois par an, pour la fête de Kippour. Le chapitre 16 du Lévitique en décrit le déroulé[9] ; Dieu apparaît *dans la nuée sur le propitiatoire* (Lv 16,2 TOB). Le propitiatoire fait référence au couvercle de l'arche d'alliance sur lequel reposent deux chérubins ailés qui se font face[10] (cf Ex 25,10-32) :



Pour les **pharisiens**, un courant populaire issu du milieu des scribes qui assuraient des fonctions administratives et de commentaire des Écritures, Dieu se rend aussi présent grâce à ceux qu'il inspire. Ces inspirés, ce sont tout d'abord les prophètes, que le judaïsme pharisien désigne comme étant ***« sous les ailes de la Shekînah »***, une expression qui fait référence aux ailes des chérubins du propitiatoire, et aussi aux chérubins des récits de vocation prophétique comme en Esaïe 6. Mais au tournant de notre ère, pour le courant pharisien, le prophétisme est passé au second plan. Ce qui compte désormais c'est que « la Torah est confiée à l'ensemble de tous les sages, et même au peuple ; elle s'exprime dans la pratique commune, la recherche, et même la discussion, et parfois dans l'accord exprimé par le vote ; une "voix du ciel" [c'est-à-dire un prophète] ne peut pas s'y opposer. Le temps des prophètes est révolu mais l'assistance divine demeure, étendue cette fois à l'ensemble de la communauté. »[11] C'est la notion de **Torah orale**, qui complète la Torah écrite. Là où les saduccéens pensent que la Torah écrite (Pentateuque) se suffit à elle-même, et qu'il suffit de la compléter par des sortes de décrets quand cela est nécessaire[12], les pharisiens, eux, pensent que la richesse de la Torah écrite est inépuisable, et qu'elle se révèle dans une Torah orale, c'est-à-dire dans la méditation et la pratique de la Torah écrite sans cesse renouvelées par le peuple d'Israël *dans son ensemble*. Une anecdote rabbinique raconte comment Hillel[13] accueille à bras ouverts deux personnes non juives pour les initier à la Torah (alors que son collègue Shammaï, plus élitiste, les a renvoyées) : « Hillel, reconnaissant sur tout le peuple la présence de l'Esprit saint, est tout disposé à introduire "sous les ailes de la Shékhînah" (désignation alternative de la même réalité) des non-Juifs qui demanderaient cette faveur. »[11]. **Dans la tradition pharisienne, *l'Esprit saint* ou les *ailes de la Shékhînah*, expriment la même réalité de Dieu qui se rend présent au sein de l'ensemble du**

9 Pour un commentaire détaillé, se référer à Jean Massonnet, *L'épitre aux Hébreux*, Les Éditions du cerf, 2016, p.228.

10 L'illustration qui suit est extraite du documentaire *L'Arche d'alliance, aux origines de la Bible*, où le professeur Thomas Römer, titulaire de la chaire Milieux bibliques au Collège de France, présente ses recherches sur ce thème majeur de la bible hébraïque. Plus d'information à l'adresse : https://www.college-de-france.fr/site/thomas-romer/L-Arche-d-alliance-aux-origines-de-la-Bible-Diffusion-sur-Arte-le-9-janvier-2021.htm

11 Jean Massonnet, *Aux sources du christianisme*, *op.cit.*, p.149.

12 *Ibid.*, p.183.

13 Hillel l'Ancien, sage juif né en -60 à Babylone, mort en 9 à Jérusalem, dont l'influence sur le judaïsme pharisien – d'où émergera le judaïsme synagogal que nous connaissons – a été déterminante.

peuple qu'il inspire : c'est la croissance dans la diversité de ce peuple qui garantit la richesse de la Torah orale. Et c'est la richesse de la Torah orale qui démontre le caractère sacro-saint de la Torah écrite.

Dès lors, on comprend mieux dans quel univers de pensée les Juifs reçoivent la manière dont Jean-Baptiste rend compte du baptême de Jésus en Marc 1,10-11 : *il vit les cieux se déchirer et l'Esprit descendre vers lui comme une colombe. Et une voix survint des cieux : Tu es mon Fils bien-aimé ; c'est en toi que j'ai pris plaisir*. Le verset réinterprète Esaïe 42,1 : *Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu que j'ai moi-même en faveur, j'ai mis mon Esprit sur lui*. Mais pour les Juifs, ce serviteur c'est le peuple d'Israël dans son ensemble (cf Es 44,1 : *Mais maintenant, écoute, Jacob, mon serviteur, Israël, que j'ai choisi*), alors que pour Marc, c'est l'homme Jésus qui est individuellement et pleinement investi de la présence divine.

Marc 6,7-13 établit clairement cet état de fait : ceux *sur qui repose l'Esprit saint / qui sont sous les ailes de la Shekhînah*[14], ce sont les disciples, et celui qui les a envoyés, c'est Jésus, manifestant ainsi clairement sa divinité. On mesure mieux l'ampleur de la conversion pour les Juifs qui entendent cette nouvelle.

À la fin de l'étude de ce texte très dense, on a un peu la tête qui tourne, et c'est normal, tant se croisent ici des univers de pensée et des langues très éloignés les uns des autres. Avec l'Évangile de Marc, c'est un nouveau rameau de pensée théologique qui est en train de pousser sous nos yeux à partir du tronc séculaire du judaïsme[15], et cette pensée cherche ses mots pour exprimer l'irruption d'une réalité totalement nouvelle, qui plus est dans une langue qui n'est pas sa langue d'origine, pour se faire comprendre de personnes qui viennent d'horizons culturels et religieux très différents. Nous avons du mal aujourd'hui, après deux millénaires d'un christianisme qui s'est depuis installé dans les certitudes d'une religion d'État, à imaginer le choc que pouvait représenter ce que les disciples venaient annoncer à leurs contemporains.

Et pourtant ce choc redevient totalement d'actualité dans notre époque sécularisée. Le ministère de Jésus, en pensée et en actes, est pour la plupart de nos contemporains tout aussi inaudible qu'il pouvait l'être pour les interlocuteurs des disciples. Dès lors, peut-être nous serait-il utile d'écouter avec attention les conseils que Jésus donne à ses disciples avant de les envoyer annoncer ce qui est proprement incroyable ? Ce sera le thème de la prédication.

14 Après avoir compris cette analogie, nous pouvons relire avec profit Mt 23,37-39 // Lc 13,34-35.
15 J'emprunte la métaphore à Esaïe 11,1.

Prédication
(12.500 caractères avec la lecture biblique – un peu moins de 15 mn)

Remarque 1 : Difficile de séparer notre péricope de celle qui précède, où Jésus se rend compte que personne ne le prend au sérieux parce que tout le monde le connaît. Et il vous sera tout aussi difficile de surprendre votre auditoire comme les disciples ont surpris le leur si vous lisez un texte que tout le monde connaît par cœur. Raison pour laquelle je vous propose la lecture biblique ci-dessous, qui après une courte introduction et un résumé ce qui précède, réécrit Marc 6,7-13 dans un langage contemporain.

Le texte du jour est dans Marc, au chapitre 6, versets 7 à 13 : l'envoi des disciples en mission. Vu que ça nous concerne aussi, je vous propose d'écouter ce texte comme si ça se passait aujourd'hui, avant de réfléchir ensemble aux conseils que Jésus nous donne. Je commence un peu plus tôt dans le chapitre pour bien resituer le contexte.
Mc 6, 1-6 Jésus est chez lui en Galilée. Ceux qui l'écoutent prêcher le jour du sabbat à la synagogue n'en reviennent pas de la sagesse de son enseignement : « N'est-ce pas le menuisier, le fils de Marie et le frère de Jacques, de Josès, de Jude et de Simon ? et ses sœurs ne sont-elles pas ici, chez nous ? ». Jésus en tire la conclusion : nul n'est prophète en son pays. Il perd ses forces ; il ne peut que venir au secours de la faiblesse de quelques uns en leur imposant les mains. Le scepticisme ambiant l'impressionne. Mais il continue à enseigner dans les villages des alentours.
7 C'est alors que Jésus révèle aux Douze leur vocation : ils seront ses porte-parole. Il les envoie en mission en binômes, fortifiés par son Esprit, 8-9 avec les consignes suivantes :

- *voyagez léger : un bâton et des sandales pour la marche ;*
  n'emportez ni casse-croûte, ni sac, pas un rond, et pas de vêtement de rechange ;
- *10 ne vous incrustez pas : où que vous alliez, partez dès que vous n'avez plus rien à y faire ;*
- *11 et quant à ceux qui refusent de vous écouter, secouez en partant la poussière de vos sandales – c'est la leur – et que ça leur serve de leçon.*

12 Et ils partirent ; ils en appelaient à une prise de conscience.
13 Et ils délivrèrent beaucoup de leurs démons, et firent des onctions, prenant soin des plus faibles.

Remarque 2 : le texte en violet du début de la prédication est à personnaliser avec les informations qui vous concernent, sur le mode de Marc 6,3.
De même, une anecdote (texte également en violet) vient réveiller l'auditoire avant la conclusion. Il est tout à fait possible de la remplacer par un exemple tiré de votre propre vécu.

Mais n'est-ce pas [votre prénom], le.la [votre fonction dans la paroisse / dans la cité] ?!
Quand je suis arrivé.e à ce pupitre, vous vous étiez déjà fait une idée de ce que j'allais dire. Parce qu'on se connaît, parce que vous m'avez déjà entendu.e, vous vous attendiez à un certain discours.
C'est la **première conclusion** de Jésus : impossible d'incarner le changement et la nouveauté si tout le monde vous connaît de longue date : nul n'est prophète en son pays. La curiosité est le premier ouvre-boîte de nos cerveaux endormis par la routine. Dans une entreprise ou n'importe quelle institution, c'est un appel à un changement de responsables, ou au recours à un consultant extérieur. Si même Jésus n'est pas crédible auprès des siens et choisit d'envoyer les disciples après les avoir investis de son Esprit, la conclusion qui s'impose pour toute institution soucieuse de se réformer, c'est de discerner les vocations à même de porter ce changement. Pour ce qui concerne notre Église, ça ne concerne que ce que j'appellerai la mission intérieure, c'est-à-dire l'éventuelle nécessité de se réformer en tant qu'institution. Mais pour ce qui est de la mission extérieure, celle qui porte un message de libération et de renouveau auprès de nos contemporains en recherche, fort heureusement, il y de par le monde un nombre suffisant de personnes que je ne connais pas pour pouvoir être en mesure d'éveiller leur curiosité et de susciter leur intérêt. Le texte me conseille alors d'agir en binôme. C'est un conseil intéressant qu'il vaut la peine de creuser. Est-ce à dire que le modèle à suivre serait celui des Témoins de Jéhovah ? Non – ils ont tendance à ne pas respecter le troisième conseil : ne tapez pas l'incruste… ;-) Mais ça me dit bien de ne pas partir seul – je serais trop vulnérable – ou au contraire trop imbu.e de moi-même. Il me faut trouver un autre disciple, quelqu'un qui partage mes convictions et avec qui faire route ensemble. Un autre – pas des autres, parce qu'alors je deviendrais une sphère d'influence, un groupe de pression, bref, une menace potentielle. Juste un binôme, donc. Si vous souhaitez apporter un changement vers davantage de cohérence avec les convictions qui vous portent, il vous faut d'abord trouver un compagnon de route.

Deux : voyagez léger. Pas d'argent, pas de change, rien à manger – juste ce qu'il faut pour marcher loin : un bâton, de bonnes sandales, et de quoi supporter les intempéries. Tout ce dont les disciples ont ensuite besoin pour vivre au jour le jour, il leur faudra le demander en route. Même s'ils sont intimement convaincus du bien-fondé de ce qu'ils ont à dire, ils ne voyageront pas en conquérants : ils commenceront pas demander humblement l'hospitalité à leurs interlocuteurs. Le binôme missionnaire commence par se mettre en situation de dépendance vis-à-vis de ses interlocuteurs. Ainsi peuvent-ils être certains de partir avec un capital de confiance suffisant pour amorcer le dialogue, puisque c'est leur hôte qui a choisi de les inviter. Tout interlocuteur doit se sentir libre de les accueillir ou pas, eux et ce qu'ils ont à dire. Donc l'exemple que je prenais tout à l'heure pour l'entreprise qui souhaite susciter un changement ne vaut que si les parties prenantes se sentent libres de l'accepter. Ce qui la plupart du temps, compte tenu de la conjoncture économique, n'est pas le cas : les entreprises ne peuvent pas être missionnaires vis-à-vis de leurs employés. Ni d'ailleurs vis-à-vis de leurs clients – même si elles recourent souvent à un vocabulaire inspiré avec des mots tels que vision, mission, expérience, etc. ; elles ne peuvent pas être missionnaires, pas plus que les associations ou les Églises soit-disant inspirées qui se gèrent comme des entreprises en érigeant la croissance comme finalité. Elles ne peuvent pas être missionnaires parce qu'elles violent structurellement le 3e conseil.

Troisième conseil qui est : n'insistez pas. Ou vos paroles inspirées feront mouche, ou c'est qu'elles sont inutiles, parce que vos interlocuteurs ne sont pas prêts à les recevoir. La vérité et la vie, lorsqu'elles se révèlent, sont de l'ordre de la fulgurance d'une libération, pas d'une argumentation point par point. Donc pas la peine de vous incruster et d'insister si l'interlocuteur ne percute pas. En cas de refus on fait confiance à Dieu pour susciter d'autres occasions en d'autres circonstances : ça ne nous appartient pas – relire à ce sujet la parabole du semeur, un peu plus haut, au chapitre 4. Le rabâchage ne sert qu'à lasser ; vous n'aurez pas vos interlocuteurs à l'usure – ou alors il feront semblant, parce qu'ils ont peur, ou juste pour se débarrasser de vous. On n'enfonce pas la Parole de Dieu comme des clous : elle se sème.

Et pas non plus de compromis. Ceux qui refusent d'écouter, laissez-les à leurs habitudes poussiéreuses et refusez de vous laissez influencer par le passé. **Quatrième conseil**, repris de la femme de Loth en Genèse 19,26 : soyez libre de toute attache, ne regardez pas en arrière : à la liberté de votre hôte de vous accueillir répond votre propre liberté de partir.

Et ça marche. Tant et si bien qu'il faudra que Jésus calme sans cesse l'enthousiasme de ses disciples pour éviter qu'ils ne prennent la grosse tête, de manière à rester fidèles au second conseil : l'humilité indispensable à l'hospitalité. Il faudra même que les disciples traversent leur propre trahison envers Jésus pour comprendre vraiment le sens de cette recommandation.

Partir en binômes à la rencontre de ceux que nous ne connaissons pas, s'obliger dans l'humilité et le dénuement à demander l'hospitalité, ne pas insister, ne pas regarder en arrière : voici les quatre conseils que Jésus nous donne pour partir dans les missions vers lesquelles nos convictions chrétiennes nous envoient, chacun.e, personnellement.

En revanche, pour nos communautés, on voit bien toute la difficulté qu'il peut y avoir pour nos institutions ecclésiales à être crédibles en tant que missionnaires. L'institution appelle une certaine stabilité dans la gouvernance, antinomique avec le 1er conseil. Doublement antinomique puisque que leurs effectifs dépassent le binôme : elles sont perçues d'emblée comme des groupes de pression, comme le prouve une histoire lourde de conflits religieux. Pour ce qui est du 2e conseil, elle ne demandent pas l'hospitalité puisqu'elles ont déjà des temples ou d'autres immeubles pour les abriter. C'est plutôt la mission à l'envers : ce sont les nouveaux venus qui demandent l'hospitalité la première fois qu'ils en franchissent le seuil. Leur patrimoine immobilier les empêchent d'être mobiles : en violation du 3e conseil, si ça ne marche pas, elles commencent par insister pour tenter de boucler le budget, puis elles se vident, faute de pouvoir facilement s'installer ailleurs. Et impossible donc pour elles de suivre le 4e conseil de secouer la poussière de leurs sandales en partant : ce sont elles qui disparaissent sous leur propre poussière. L'Église en tant qu'institution ne peut être missionnaire. Lorsqu'elle l'a été, ce fut malheureusement trop souvent en tant qu'instrument de pouvoir imposant des conversions forcées. Mais si l'Église ne peut être missionnaire en tant qu'institution, elle peut être une Église de missionnaires, quand l'Esprit du Christ qui l'anime est suffisamment présent pour inspirer ses membres. C'est le sens du temps liturgique de l'envoi qui termine chacun de nos cultes. Après un temps mis à part pour nous ressourcer en Christ, le moment de l'envoi nous met debout, soutenus par la bénédiction, pour partir dans le monde porter les convictions chrétiennes qui

nous font vivre. En gardant à l'esprit la conclusion de notre texte : la mission qui nous est confiée n'est pas de rallier le monde à nos idées, mais, en passant, chacun.e là où nous sommes accueilli.e.s, de contribuer avec humilité à libérer nos contemporains de leurs démons, et à prendre soin des plus faibles.

Je terminerai avec cette expérience vécue, que m'a racontée une étudiante en théologie : « Je venais de rejoindre une équipe d'aumônerie hospitalière, et c'était ma seconde visite. Je rentre dans une chambre à deux lits. L'infirmière s'occupait du lit près de la porte mais me fait signe qu'elle a bientôt fini et que je peux rester. Je me dirige vers le lit près de la fenêtre : je donne mon prénom et je me présente comme auxiliaire d'aumônerie, venue pour informer de l'existence d'une équipe d'aumônerie catholique, protestante et musulmane, et de la possibilité de demander une visite. Mon interlocutrice, une femme d'une cinquantaine d'années, me remercie et me répond ne pas avoir besoin de visite. L'infirmière est partie ; je lui souhaite un bon séjour et je m'approche du lit près de la porte. Ma seconde interlocutrice, une jeune femme d'une trentaine d'années qui a entendu l'échange, me dit qu'elle est catholique et qu'elle souhaite une visite : je lui réponds que je suis protestante et que je vais transmettre son souhait. Elle me répond qu'elle n'est là que pour la journée et me demande de poursuivre l'entretien entre chrétiens. Elle partage alors les souffrances de sa sclérose en plaques, l'incompréhension des siens, évoque la tombe de sa grand-mère sur laquelle elle se rend régulièrement… Son discours se fait de plus en plus mortifère, ça devient très lourd, et je perçois en vision périphérique le malaise croissant de sa voisine. Pour y mettre un terme, je lui propose alors de prier ensemble. Elle demande à sa voisine si cela la dérange ; la voisine, soulagée sans doute, répond que non, pas du tout. Je propose de lire un psaume et de terminer par le Notre Père. Je choisis le psaume 34 qui m'avait touchée le matin-même, me lance dans la lecture et réalise en le lisant qu'il est complètement décalé : un psaume de louange face à tant de souffrances ! Tant pis : quand le vin est tiré, il faut le boire… Je termine ma lecture et je ferme les yeux d'impuissance, avant de commencer le Notre Père, suivie par la jeune femme, et à ma stupéfaction, j'entends aussi la voix de la femme près de la fenêtre qui nous rejoint. J'ouvre les yeux, et nous partageons un moment euphorique d'une très grande douceur, interrompu par l'aide-soignante qui vient apporter les goûters et à qui la dame près de la fenêtre lance : *on vient de passer un moment extraordinaire !* La tête de l'aide-soignante qui nous regarde toutes les trois me fait penser à la perplexité stupéfaite qui s'exprime en Actes 2, 13 et qui fait dire à certains à propos des apôtres : *Ils sont pleins de vin doux !* »

Cette étudiante était seule et n'a pas insisté. Puis elles étaient deux, aussi démunies l'une que l'autre et elles ont demandé l'hospitalité à la troisième. Et ce qui s'est passé ensuite dans cette chambre ne leur appartient pas, c'était l'Esprit à l'œuvre.

Les versets que nous avons entendus ce matin, c'est la Pentecôte de l'Évangile de Marc.
Amen.

Coordination nationale Évangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris
evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr